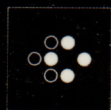


RENAUD CAMUS

NOTES SUR LES
MANIÈRES DU TEMPS



P.O.L

Notes sur les
MANIÈRES DU TEMPS

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus*, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.
- II. *Denis Duparc*, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.
- III. 1 *Renaud Camus & Tony Duparc*, Travers, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.
2 *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert*, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, *Persona*, 1982.
- Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Roman :

Romain Roi, Éditions P.O.L, 1983.

MISCELLANÉES

- I. Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.
- II. Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.
- III. Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.
- IV. Notes sur les manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.

Renaud Camus

Notes sur les

MANIÈRES DU TEMPS

P.O.L

26, rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1985.
ISBN : 2-86744-036-X

à Jean Puyaubert,
à nos soirées de la Rotonde :
Souvenir du joyeux garçon
(Vitrac)

*Tant de douceur au cœur
de l'homme, se peut-il qu'elle faille
à trouver sa mesure?...*

Saint-John Perse

C'est donc un paranoïaque qui parle...

Il n'y a pas de plus gentil garçon que mon ami B., ni courtois. Or il me raconte cette histoire, qui l'a beaucoup affecté ; et moi juste après lui, bien entendu. Voici.

Il était en vacances à la Martinique, ou à la Guadeloupe, je ne sais plus ; peu importe, à moins que les mœurs ne soient très différentes dans une île et dans l'autre, ce dont je n'ai guère idée. Il avait loué, au chef-lieu, une automobile, et il se promenait à l'intérieur des terres, dans la campagne, entre les champs de canne à sucre. C'était prévisible, il s'égarait. Pas d'effolement. A tel carrefour, il avisa un homme du pays, un vieillard ; j'imagine un grand chapeau de paille, comme celui du jardinier de *La Guerre de Troie*, et peut-être un tablier bleu ; mais le récit ne dit rien de tout cela, et la guerre aura bel et bien lieu. B. s'approche du vénérable insulaire pour lui demander son chemin. Encore une fois, je connais B., il est la gentillesse même, et je suis sûr qu'il souriait :

« Excusez-moi, monsieur, est-ce que vous pourriez me dire de quel côté se... »

Mais ici vive interruption de l'autre, furieux :

« D'abord quand on est poli on commence par dire bonjour aux gens, avant de leur demander quelque chose ! »

Cet épisode malencontreux me semble exemplaire, et devoir être placé en exergue à toute réflexion, si fragmentaire

se veuille-t-elle, sur les manières de ce temps. Il rappelle à propos l'essentiel, à savoir que les manières sont, précisément, de ce temps ou d'un autre, de ce lieu-ci ou de celui-là. Elles ont une histoire, que complique une géographie, et l'inverse.

Négligeons l'hypothèse, pourtant assez vraisemblable, si je comprends bien, selon laquelle le vieux Martiniquais, ou Guadeloupéen, n'aurait voulu rien d'autre que marquer son hostilité aux touristes, aux Français de la métropole, aux blancs. Prenons ses quelques mots au pied de la lettre. A les en croire la première chose à faire, quand on adresse la parole à un inconnu, c'est de le saluer. Mais pour mon ami B., et pour moi, et pour beaucoup d'entre nous, la première chose à faire c'est de demander à être excusé pour le dérangement que l'on cause et le service que l'on sollicite. Aux Antilles, apparemment, dans ces cas-là l'on dit « Bonjour... », en Auvergne ou en Picardie l'on dit plutôt « Pardon... ». Les deux approches ont leur mérite, et là n'est pas la question. L'évidence essentielle est celle-ci : que la bonne volonté ne suffit pas pour assurer l'harmonie dans les rapports sociaux, même quotidiens et privés.

Cette évidence heurte de front, hélas, une des valeurs favorites de notre époque : le naturel. Il suffirait en chaque chose, estime l'idéologie petite-bourgeoise qui règne désormais presque sans partage sur toutes les couches de la société, d'être absolument *naturel*. Foin dès lors de conventions, d'éducation, de tout ce qui pourrait relever d'un quelconque savoir. Il ne se publie d'ailleurs plus, pour ainsi dire, de ces fameux traités des convenances qui avaient fait florès des siècles durant. L'accélération de l'évolution des manières les rendaient pour la plupart obsolètes, il est vrai, dès leur sortie en librairie.

L'ennui c'est que la méthode nouvelle, qui consiste à n'en avoir pas, ne donne, de l'avis à peu près général, que des résultats désastreux. La vie sociale n'a jamais été aussi désagréable, les gens plus agressifs, le moindre échange aussi chargé du risque d'incidents. Et les Français, qui passaient il y a deux siècles pour le peuple le plus policé de la terre, sont universellement considérés, aujourd'hui, comme le plus incivil. Qu'est-il arrivé ? Américains, Suédois et Italiens,

pour ne rien dire des Arabes ou des Sénégalais, rivalisent de souvenirs horrifiés sur la grossièreté française. Il faut bien que le problème ait pris des proportions alarmantes, et soit sensible de toutes parts, pour que François Mitterrand, dans son message de vœux, l'année dernière, ait cru devoir appeler ses concitoyens à élaborer « un nouvel art de vivre ensemble ». C'était donner à la question sa dimension proprement politique, ou plutôt c'était rendre à la politique la totalité de son sens, dont l'urbanité et la politesse sont des composantes aussi importantes, par leur influence sur la vie des hommes, que l'urbanisme, par exemple, ou la police.

Mais comment parler de ces choses, aujourd'hui ? Les discours de maîtrise, dans ce domaine, se sont effondrés dans le ridicule. Y aurait-il place pour une voix qui ne soit pas celle d'un expert, certes, mais d'un « usager », autant dire d'une victime ? Qui ne s'autorise nullement d'une science, mais d'une sensibilité ? Qui ne fasse pas état d'une particulière aptitude, d'une enviable aisance, d'une autorité, mais au contraire d'une maladresse, d'une lassitude, voire d'une exaspération ? Celui qui parlerait ainsi n'enseignerait rien, par incapacité autant que par résolution délibérée, et n'offrirait pour prétexte, à ses interventions, que ses blessures, narcissiques si l'on veut, insignifiantes pour la plupart, mais dont l'accumulation, à la longue, l'aurait persuadé de la gravité. On pourrait lui reprocher son manque de résistance aux atteintes de la vie courante, sa vanité peut-être, sa susceptibilité certainement, sa paranoïa, au sens vulgaire de l'expression. Il relèverait volontiers le reproche et, paraphrasant la phrase liminaire des *Fragments d'un discours amoureux*, il écrirait, en prélude au sien : « C'est donc un paranoïaque qui parle et qui dit : »

Mauvaises mines

Il était jadis considéré comme très mal élevé de dire aux gens qu'ils avaient mauvaise mine, qu'ils avaient l'air très fatigué, qu'ils feraient bien de rentrer chez eux pour se reposer, ou de prendre des vacances. Je mets de côté, bien entendu, les cas particuliers de très grande intimité, et d'abord ceux où la remarque pouvait avoir un effet pratique dans des situations pressantes, témoigner d'un intérêt véritablement efficace, inciter directement qui en faisait l'objet à la prudence ou à des soins. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui, sauf rares exceptions. Presque tout le monde, votre coiffeur, votre crémière, la marraine du cousin de votre belle-soeur, se croit autorisé à vous avertir constamment que vous paraissez fatigué, que vous avez terriblement grossi, terriblement maigri, que vous perdez vos cheveux, que vous êtes affreusement pâle ou bien d'un rouge inquiétant, et que vous avez des cernes sous les yeux. Et chacun d'attendre de votre part une vraie reconnaissance pour ces marques amicales d'attention et de sympathie, même s'il vous suffit de vous entendre dire, impressionnable comme vous l'êtes, que vous semblez un peu pâlichon pour vous sentir épuisé.

J'ai connu naguère une libraire dont ce genre de réflexions était, et continue d'être, certainement, la spécialité passionnée. Je ne pouvais pas mettre les pieds dans sa librairie

sans qu'elle s'exclamât sur mes yeux battus, mes traits tirés, mes joues creuses ou mon double menton, selon les saisons, et m'interrogeât sur ma nuit précédente, qui selon elle n'avait pas dû m'offrir beaucoup de sommeil. Elle et moi nous tutoyions, en souvenir de certain débat qu'elle avait eu la gentillesse d'organiser et d'arbitrer, à mes débuts, entre quelques lecteurs, Bernard Noël et moi. « Oh là là, qu'est-ce que tu as encore fait ? ! » me disait-elle en me considérant avec son expression la plus apitoyée, ou bien : « Je ne sais pas si c'est le travail ou le plaisir, mais en tout cas... ! » Et geste emphatique de l'avant-bras à l'appui, le poignet lâche, la main molle, doigts qui claquent vigoureusement les uns contre les autres.

Bien sûr, comme elle me trouvait toujours mauvaise mine, et cela depuis des mois, et que néanmoins je ne mourais pas, ni ne m'alitais, elle aurait pu conclure que la mauvaise mine, ou ce qu'elle jugeait telle, m'était accoutumée, mon visage normal, en somme, et qu'en conséquence ses réflexions réitérées sur ce point étaient aussi déplacées qu'autant de remarques à un bossu sur sa bosse, à un loucheur sur son strabisme, à Jean-Christophe Averty sur son élocution. Mais non : aucun scrupule ne pointait chez elle. Elle s'obstinait, sans d'ailleurs y penser seulement, je suppose. C'est ce qu'on appelle une fille très franche, qui dit ce qu'elle pense comme ça lui vient, voilà tout.

J'aurais pu, évidemment, renoncer à pratiquer la librairie et la librairie. Mais outre que la librairie, à sa rude sincérité près, n'est pas antipathique, ni sottie, la librairie, pour moi commodément voisine, est excellente, admirablement fournie, et l'on peut y rester, feuilletant les livres, aussi longtemps qu'on le désire sans rien acheter si l'on le souhaite ; sans compter, ou en comptant, que les écrivains, ou les écrivains pauvres, à tout le moins, se voyaient gratifiés là, achetaient-ils, de notables réductions sur les prix. J'aimais les lieux, et ne détestais pas leur maîtresse. Je les fréquentais assidûment.

J'avais un jour besoin, en toute hâte, de je ne sais plus quel volume, et je savais pouvoir le trouver auprès de la pétulante jeune femme. Ma nuit, malheureusement, avait été très agitée, je m'étais beaucoup dépensé, comme on dit, et je

n'avais pour ainsi dire pas dormi ; s'ajoutait à cela que j'avais dû produire, les jours précédents, un travail soutenu, et que depuis quelques temps je ne me sentais pas très bien. Bref, c'est pour le coup que je n'étais pas si vaillant. Affronter la libraire, me soumettre à sa fulgurante inspection, subir une fois de plus ses appréciations si dépourvues d'artifice sur ma lividité, j'en étais d'avance accablé. Mais j'étais trop fatigué pour aller chercher ailleurs. Courage ! Et puis peut-être aurais-je la chance qu'elle ne me voie pas, qu'elle soit occupée dans son bureau, à l'étage, et de pouvoir m'adresser à l'une ou l'un de ses collaborateurs.

Hélas, rien de tel. A peine ai-je passé sa porte, la voilà. A croire qu'elle monte la garde pour dire à chacun ce qui pourra lui gâcher sa journée. Il ne lui faut pas cinq secondes pour reconnaître en moi une opportunité de se surpasser dans la sincérité dévastatrice :

« Oh, écoute, Renaud, aujourd'hui tu as l'air d'un spectre... ! »

A quoi pris de court et de fureur j'ai répondu « merde ! », et que cette fois-ci ça suffisait. Je me suis enfui et je n'ai jamais remis les pieds dans cette librairie-là. De cette scène la libraire a conclu, si j'en crois des amis communs, que j'étais le pire des malotrus.

Je dis : une fleur !

et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets.

Ce n'est pas possible : à mon avis tous les garagistes passent par la même école, qui leur enseigne en secret les principes de ce comportement implacable ; ou bien c'est un stage obligatoire auquel ils sont soumis, à la fin de leurs études techniques. Comment expliquer autrement que tous, ou presque tous, quelle que soit leur personnalité intime, sadique ou débonnaire, foudroyante ou sibylline, aient la même attitude dévastatrice envers le client ? Le client potentiel, faudrait-il dire, le *would be* client, puisqu'il s'agit de le persuader, apparemment, que cette qualité se mérite, qu'elle ne peut s'obtenir, par faveur inouïe, qu'au terme de longues épreuves, au prix de mille avanies endurées, de la renonciation à toute prétention, et que lui, l'impétrant, il n'est, dans l'univers formidable du garage, qu'un fâcheux, une ombre, au mieux un irritant grain de sable.

Je généralise abusivement, sans doute, parce qu'existent en fait deux méthodes : le vide et le trop-plein. Mais elles reviennent au même. La règle essentielle, c'est que le malheureux qui pénètre dans un garage ne trouve personne à qui s'adresser ; soit qu'effectivement il ne découvre, parmi les carrosseries béantes et les mécaniques humiliées, âme qui

vive, soit, le cas est plutôt plus fréquent, que chacun paraisse occupé, absorbé corps et souffle, soudain, dans un labeur sans origine, sans espérance et sans terme, où convergent toutes les capacités d'attention.

Bon, c'est peut-être moi qui manque de présence, comme on dit. Je veux bien croire que vous vous en tirez mieux, avec vos larges épaules qui déplacent l'air, votre voix de stentor et surtout ce je ne sais quoi qui suscite immédiatement, où que ce soit, les regards, les égards, les questions, la sollicitude empressée. Soit. Je suis transparent. Prenons plutôt l'exemple de M. Ouin, où risquent de se froisser moins de susceptibilités. Or, sitôt passé l'auvent d'un atelier de restauration automobile, il n'est plus que son propre souvenir, et dubitatif.

Voici d'abord trois mécanos en grande conversation, pas nécessairement professionnelle. Il y en a même un que sa femme hier elle voulait pas, qu'avant-hier elle pouvait pas, qu'elle répond pas au téléphone, c'est bizarre, et que sa vie conjugale, moi à sa place elle m'inquiéterait. M. Ouin est juste en face d'eux, à moins d'un mètre, s'efforçant de guetter un silence où il pourrait, d'un toussotement, faire connaître son existence, semble-t-il insoupçonné.

« Bonjour, voilà, je... »

Ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser. De toute façon, qu'on puisse s'occuper de son affaire, ça les étonnerait. Oh, il peut toujours essayer de demander au patron, là, le monsieur à lunettes, au fond. Mais...

Dans la direction indiquée, M. Ouin ne trouve que deux jambes écartées qui dépassent sous un châssis. Une voix sort d'entre les roues, mais ce ne sont que jurons, qui butent avec des pièces diverses aux pieds de Ouin. Mieux vaut attendre un peu, c'est-à-dire cinq minutes, peut-être dix. Pour découvrir alors que l'homme allongé n'est pas du tout le patron. Le patron, c'est celui qui fait la soudure, là-bas, vous voyez, encore plus au fond.

Ouin n'ose prendre la parole sans y être invité, serait-ce d'un coup de menton, par un homme qui tient en main un chalumeau. Autre faction donc. Ah, nous y sommes, ça a l'air fini. L'homme tourne la tête. Mais Ouin n'est qu'un Gygès au chaton bloqué. C'est Hector que désire voir le patron,



Manières du temps est un recueil de fragments de taille variée et de caractère autobiographique, romanesque et fortement digressif ; tous ont pour prétexte, néanmoins, la question des manières (ou de leur défaut) dans la vie sociale aujourd'hui.

Il ne s'agit nullement d'une anthologie plus ou moins modernisée des préceptes classiques du savoir-vivre, encore moins d'un tableau de la "mondanité" au sens étroit, mais plutôt d'une série d'épisodes ou de saynètes touchant au plus quotidien de l'existence en commun : manières des garages, des cafés, des restaurants, des hôtels, des cinémas, des théâtres, des chauffeurs de taxi, des agents de police, des douaniers, des journalistes, des employés de banque ; rites du bonjour, du pardon, de l'invitation à dîner, du petit déjeuner, de la drague, de la correspondance, de la galanterie ; syntaxe de l'escalier, de la porte, de la banquette, du sentier de montagne.

Le thème central des manières est orchestré par une réflexion fragmentaire et récurrente sur la nature et la culture, la sincérité et la politesse, la franchise et la distance, la subjectivité et la profondeur, la simplicité et le décorum, et sur leurs antinomies réelles ou prétendues : déjà exploitée par Renaud Camus dans *Buena Vista Park* et dans toute son œuvre, la *bathmologie*, science à demi sérieuse des degrés, des niveaux de langage et de comportement, devient ici un véritable instrument d'investigation. Mais les figures qu'elle révèle sont soumises à variations par les voyages, ceux d'une écriture baladeuse, qui ne tient pas en place, et ceux d'un écrivain promeneur, de l'Espagne à l'Italie, de la Yougoslavie à la Grèce, du métro parisien à un vallon perdu de Naxos. Le tout s'ordonnant autour d'une conviction discrète mais obstinée : la nécessité "politique" d'une nouvelle urbanité.



Couverture : photo Renaud Camus.

Page 4 de couverture : photo Rodolfo Junqueira Franco.

Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN 2-86744-036-X

F1 0039 - 85-II

99,00 FF